

Krystyna Antkowiak

L'IDÉAL DE LA FEMME DANS L'*HEPTAMÉRON*

On a déjà signalé dans l'*Heptaméron* l'inquiétisme dû à la tension douloureuse et continuelle entre l'aspiration à l'idéal et l'expérience de la vie où dominant la cruauté et la passion bestiale¹. Cette aspiration qui, chez Marguerite, naît peut-être du besoin d'évasion après l'affligeant spectacle de la vie réelle, traduit en même temps l'éternelle nostalgie de l'âme humaine à la perfection.

D'autre part, l'expression de cette nostalgie n'est pas le seul but des récits édifiants: ceux qui les racontent n'oublient pas d'ajouter à la fin de la narration que les héroïnes présentées sont des exemples de vertu que les auditrices devraient s'appliquer à suivre².

Il s'agit donc de former un être humain en lui proposant un modèle à imiter ce qui, à cette époque, était considéré comme une méthode plus efficace que les analyses théoriques des vertus. Ainsi l'*Heptaméron* se situe à l'intérieur de la préoccupation pédagogique et morale de la première génération des humanistes.

Dans plusieurs nouvelles de l'*Heptaméron*, Marguerite propose donc l'idéal féminin. Comment sont les femmes dont les vertus sont louées et exaltées par les narrateurs?

Avant tout, il faut que la femme, qu'elle soit mariée, veuve, célibataire ou nonne, sache garder et, au besoin, défendre sa chasteté.

Quelquefois cette défense ne lui coûte pas cher: telle la batelière échappant par la ruse à deux cordeliers qui voulaient la violer (V^e n.); telle la femme

¹ K. Kasprzyk, *La souffrance des femmes dans l'„Heptaméron”*, La femme à la Renaissance, „Acta Universitatis Lodzianensis” 1985, Folia Litteraria 14, p. 72.

² Voir II^e n.: „Voilà mes dames une histoire véritable qui doit bien augmenter le coeur à garder cette belle vertu de chasteté”, p. 59 – toutes les citations renvoient à l'édition de M. François dans la collection Flammarion 1982. „Voilà mesdames qui [...] doit bien augmenter le coeur aux dames, voyant la vertu de cette jeune princesse [...]” (p. 72). „Je vous prie qu'à son exemple nous demeurions victorieuses de nous mêmes, car c'est la plus louable victoire que nous puissions avoir” (p. 351).

déjouant un secrétaire qui l'importunait par un „amour déshonnête et illicite” (XXVII^e n.).

Mais il arrive que la femme défende sa chasteté au prix de la souffrance et même au prix de sa vie: telle la muletière qui résiste jusqu'à la mort au valet qui voulait la violer (II^e n.); telle soeur Marie une jeune nonne, qui résiste aux avances du méchant prêtre, malgré toutes les souffrances que celui-ci lui a infligées (XXII^e n.).

Ces deux exemples sont unanimement acceptés par l'auditoire, personne ne met en doute la vertu des deux héroïnes et chacun est ému par la mort sereine de la muletière. En revanche, les exemples de la batelière et de la femme qui déjoue un secrétaire sont unanimement rejetés: „ce n'est pas une grande vertu de refuser un cordelier, mais que plutôt serait chose impossible de les aimer” dit Longarine (XVII^e n., p. 76), „ce n'est pas grand honneur pour une honnête femme de refuser un si laid homme [...]. Mais s'il eut été beau et honnête en cela se fit montrer la vertu” (XVII^e n., p. 76).

Il en résulte que là où il n'y a pas de souffrance ou de sacrifice, (les deux femmes rusées sortent saines et sauvées de l'aventure) l'auditoire ne voit pas de vertu. Celle-ci doit être rachetée par la souffrance, par la mort ou bien, comme l'indiquent les citations ci-dessus, par la victoire de soi-même: „de son corps, de son coeur, d'amour” (p. 93). Ce qui veut dire que l'idéal et la vertu sont inséparables de la souffrance et de l'héroïsme”. Il faut estimer la vertu dont la plus grande est de vaincre son coeur” (XLII^e n.).

Et, en effet, plusieurs nouvelles montrent la victoire de soi-même, accompagnée de tourments, de la souffrance et même de la mort.

Pleine de tourments est la vie de Floride (X^e n.), malheureuse d'avoir été obligée d'épouser celui qu'elle n'aimait pas. Sa seule consolation est l'amour parfait entre elle et Amadour, un chevalier beau et vertueux. Et pourtant, par souci d'honneur, elle lui résiste, et c'est au moment même où ils n'espèrent plus de se revoir.

Le cas de l'héroïne de la nouvelle XXVI est encore plus tragique: bien qu'elle aime son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, la beauté et la jeunesse du seigneur d'Avannes, ainsi que l'amour que celui-ci lui porte, ne la laissent pas indifférente. Pourtant, par l'amour de Dieu et de l'honneur, elle cache son affection et cet effort est si épuisant qu'elle en meurt.

Françoise, la jeune bourgeoise (XLII^e n.) résiste au prince qui lui déclare son amour, bien qu'elle l'aime, parce qu'elle est consciente que la différence sociale rend le mariage impossible. Elle renonce au bonheur pour garder son honneur.

La défense de la chasteté au prix de la souffrance, de la vie ou de l'étouffement de ses sentiments n'est pourtant pas la seule qualité de la femme idéale. Il faut aussi qu'elle soit douce et pleine de miséricorde, qu'elle ne soit ni vindicative, ni rancunière.

Floride et l'héroïne de la XXVI^e n., ont subi une tentative de viol de la part de ceux qu'elles aimaient, et toutes les deux se sont montrées indulgentes ayant plutôt pitié des coupables qu'envie de les punir. En plus, malgré le déplaisir qu'une telle attitude leur a causé, elles ne cessent de les aimer. Floride, obéissant à l'honneur, décide de cacher son amour, mais avant de rencontrer Amadour pour la deuxième fois, elle se blesse au visage pour lui épargner la tentation. Elle est donc prête à souffrir et à détruire ce qui est le plus cher pour toute femme, pour le bien de celui qu'elle aime.

La femme aimée par monsieur d'Avannes se montre aussi indulgente pour les péchés de celui-ci, même si ces péchés blessent son ambition féminine. Lorsqu'il arrive chez elle, après avoir vécu l'aventure amoureuse avec une autre, elle ne lui fait pas de reproches, mais s'applique à le soigner pour qu'il recouvre sa santé. Et cette charité chrétienne fait que le pêcheur prend honte de sa conduite et veut se corriger. Rolandine (XXI^e n.), après avoir tant souffert pour l'amour de son mari, lorsqu'elle apprend son infidélité, non seulement ne cesse pas de l'aimer, mais l'aime encore davantage: „ainsi que l'amour diminuait de côté de lui, ainsi augmentait du sien" (p. 221). Les deux épouses exemplaires trompées par leur mari (XXXVII^e et XXXVIII^e nn.) se montrent aussi douces, patientes et indulgentes. Aucune d'elles ne cherche ni à se venger ni à prendre revanche, mais elles essayent de regagner l'amour de leur mari. Et dans les deux cas la patience et l'indulgence féminines apportent d'heureux résultats: deux maris infidèles reviennent à leur femme et se repentent de leur faute. A la douceur et la patience s'ajoute la fidélité à un homme aimé, qu'il soit époux, fiancé ou parfait amant. L'héroïne de la XL^e n., après la mort de son mari, refuse de se remarier et se consacre à Dieu „avec l'amour duquel seul elle voulait user le demeurant de sa vie en son ermitage". Lorsque le mariage de Pauline avec son bien-aimé s'avère impossible (XIX^e n.), tous les deux entrent „en religion" ce qui n'est pour eux ni évasion ni consolation, mais une autre façon de vivre le même destin. Le plus bel exemple de fidélité conjugale est donné par une épouse qui accompagne son mari en exil dans l'île déserte (LXVII^e n.), où elle l'aide à surmonter les difficultés de la vie, le soigne pendant sa maladie et l'assiste au moment de la mort.

Enfin, il faut que la femme idéale soit docile, même si l'obéissance aux parents ou aux tuteurs cause la souffrance: Floride obéit à sa mère qui lui impose un mari qu'elle n'aime pas. L'effort qu'elle fait pour cacher son trouble provoque une hémorragie nasale; et bien que sa vie soit en danger, elle met „Dieu et l'honneur devant ses yeux et dissimul[e] si bien son ennui que nul des siens ne s'aperç[oit] que son mari lui dépl[ait]" (X^e n., p. 109). Rolandine, bien qu'elle se marie contre la volonté de son père, au moment où elle en a le droit, remet la consommation du mariage jusqu'à ce que son père meure ou y consente. Enfin, ce qui contribue à la décision de Pauline et de son bien aimé, ce n'est pas seulement l'opposition de leur maître et maîtresse, mais aussi ce que „de deux cotés les parents n'en étaient pas d'opinion" (p. 188).

Il en résulte que la femme idéale, c'est celle qui est chaste et tient à sa chasteté et dont l'amour pour un homme se manifeste dans la fidélité, la patience, la douceur et l'indulgence.

Cette apologie de la chasteté dans les nouvelles, qui proposent l'exemple d'une femme idéale, fait penser à l'apologie analogue contenue dans les épîtres de Saint Paul, ce qui situe d'emblée le personnage de la femme idéale dans l'optique de la morale issue de la religion chrétienne. Ce placement paraît d'autant plus justifié que chaque fois que les femmes idéales parlent de leur honneur, elles en associent la notion à celle de Dieu³, ce qui permet de supposer que la défense de l'honneur est inspirée par des raisons d'ordre religieux.

On a déjà dit que les souffrances n'épargnent pas les femmes idéales. Mais dans la suite de leur histoire on voit que c'est à travers ces tourments qu'elles parviennent enfin toutes à la tranquillité et à la gloire. Pour soeur Marie, c'est l'estime pour ses vertus et l'existence paisible dans une autre abbaye; pour la muletière, c'est la mort sereine grâce à la foi et à la confiance en Dieu; et la gloire après la mort pour l'héroïne de la XXVI^e n., la sérénité face à la mort résulte de la victoire qu'elle a remportée sur elle-même et de la confiance qu'elle a en Dieu; pour Floride et Pauline, c'est le couvent où après avoir vécu le reste de leur vie en tranquillité, elles mourront sereinement; et enfin, pour l'héroïne de la XL^e n., c'est la solitude dans l'ermitage et la gloire après la mort – elle sera vénérée comme sainte. L'héroïne de la LXVII^e n., ramenée dans son pays, jouira aussi de l'estime.

Tous ces exemples montrent que, qu'elle que soit la récompense des tourments, la tranquillité pour le reste de la vie, la mort sereine suivie de la gloire, elle se réalise toujours dans l'autre monde, en contact étroit avec Dieu.

L'histoire de la femme idéale se présente donc comme un passage de la souffrance et des tourments à la gloire et à la tranquillité. Comment et grâce à quoi ont-elles réussi à l'effectuer?

Ce qui caractérise les attitudes de ces femmes aux moments difficiles – c'est la fermeté et la patience en face des contrariétés, l'humilité devant Dieu et la douceur envers les humains.

Soeur Marie (XXII^e n.) trouve la force pour endurer les souffrances dans son amour pour Jésus-Christ „qui était mort pour elle sur la croix, avec lequel elle aimait souffrir tous les maux” (p. 228). Puisqu'elle sait que Dieu connaît la pureté de son coeur, elle ne craint pas une injuste accusation. La dignité et le courage avec lequel Pauline répond à sa maîtresse qui veut la dissuader d'entrer au couvent, vient de ce qu'elle est maintenant sous la protection de Celui dont la puissance dépasse celle du monde temporel. La fermeté de Rolandine vient de ce qu'elle sait que son amour n'offense pas Dieu. C'est

³ Voir pp. 104, 114, 160, 165, 168.

comme si le lien avec le Créateur mettait ces femmes à l'abri des puissances temporelles.

Fermes en face des contrariétés, elles sont humbles devant Dieu: reconnaissant que leur force ne vient que de Lui, aux moments difficiles elles Le prient de les secourir: telle soeur Marie qui, menacée par une injuste incarcération, demande à Dieu „d'être sa patience contre sa tribulation" (p. 231); telle Floride qui, avant la rencontre avec Amadour, se recommande à Notre Seigneur en le priant de „vouloir conserver son coeur de toute méchante affection" (p. 117); telle, enfin, l'épouse qui accompagne son mari dans l'île déserte et tire sa force de la lecture de l'*Évangile* et de la prière.

Humbles devant Dieu, ces femmes sont, comme on l'a vu, douces et patientes envers les hommes, elles pardonnent facilement leurs fautes, et si elles leur résistent par l'amour de Dieu et de l'honneur, toujours est-il qu'elles ne les oublient pas dans leurs prières: „Je laisserai à dire les voyages, prières, oraisons et jeûnes que faisait ordinairement Floride pour le salut d'Amadour" (p. 108); la jeune bourgeoise repoussant le prince, lui dit qu'elle priera toute sa vie pour lui, pour sa santé et sa prospérité (XLII^e n.). Cette douceur et patience font que les pêcheurs se repentent de leurs fautes et l'homme qui finit sa vie sur l'île déserte, grâce à sa femme qui lui servait „de médecin et de confesseur" accueille la mort avec sérénité. La femme idéale, c'est donc celle qui rapproche l'homme de Dieu.

Victoire par la patience, gloire grâce à l'humilité, douceur et miséricorde qui éveillent la repentance du pêcheur – ce sont les thèmes que l'on retrouve dans l'histoire de la vie du Christ (signalés par Erasme) dont l'enseignement a substitué à la loi de la justice celle de la miséricorde. Cet enseignement veut qu'on pardonne, qu'on fasse du bien même à ceux qui nous font du mal, qu'on combatte le mal par le bien et que l'on fasse du bien quelle que soit la situation. Et ce n'est qu'à la lumière de l'*Évangile* que l'on peut comprendre les femmes dont les attitudes paraissent si étranges: qui pardonnent, qui ne cherchent ni vengeance ni revanche: „Que voulez vous [...] elle expérimentait ce que Dieu commande, de faire bien à ceux qui font mal" répond Longarine aux objections de Parlamente (XXXVIII^e n.).

L'attitude de ces femmes idéales envers les hommes aimés s'explique donc comme l'application des vertus évangéliques. Il en résulte que pour Marguerite l'amour et le mariage se situent dans l'ordre du sacré. L'amour entre un homme et une femme doit être une étape vers l'amour de Dieu, les rapports entre les époux doivent reproduire ceux entre le Christ et son Église (XIV^e n.). C'est pourquoi, si dans le mariage le mari commande à la femme, il faut qu'il l'aime et qu'il la protège, et puis qu'il gouverne, c'est lui qui est responsable du bonheur du couple et ses fautes sont plus graves (XXXVII^e n.) – on retrouve ainsi l'écho du principe évangélique d'après lequel on exige plus de celui qui a reçu plus, que les autres. Puisque le mariage est de l'ordre du sacré, il faut

aussi que les époux cherchent la solution des conflits conjugaux dans les indications de l'*Évangile*.

Il en résulte aussi que la qualité suprême de la femme idéale: l'honneur fondé sur la „douceur, patience et chasteté”, est une vertu fondamentale sans laquelle il n'y a ni de vrai plaisir ni de vrai bonheur: „c'est un aise bien malheureux quand il est fondé sur le péché et prend fin par honte d'une punition”; „il n'y a nul plaisir parfait si la conscience n'est en repos” (p. 328).

D'autre part, la vision de la réalité, dans laquelle le triomphe et la gloire s'acquièrent par la douceur et l'humilité, s'opposent à la logique du monde temporel.

Lecteurs de la première épître de Saint Paul aux Corinthiens, les devisants de l'*Heptaméron* sont conscients que l'*Évangile* introduit une logique différente, et ils le signalent plusieurs fois dans leurs discussions: „qui se croit sage est fou devant Dieu” dit Géburon (XXXVIII^e n.). Ils voient aussi que Dieu donne ses grâces à ceux qui ne sont ni riches ni nobles, qu'il confond ceux qui se croient forts et donne la victoire à ceux qui reconnaissent leur faiblesse, bref, que l'*Évangile* renverse la hiérarchie des valeurs du monde temporel.

La référence à la première épître aux Corinthiens rattache l'*Heptaméron* au mouvement évangélique et fait ressortir quelques points communs avec l'interprétation érasmiennne de l'*Évangile*: l'humaniste hollandais soulignait aussi l'opposition entre la logique du monde et celle de l'*Évangile*. Un autre point commun entre Marguerite et Erasme, c'est la mise en valeur de l'amour et de la foi, deux vertus fondamentales qui sont aussi les plus efficaces pour arranger la vie sur la terre, pour mériter la mort sereine et le salut éternel. Tout comme Erasme, Marguerite rejette la philosophie comme un chemin vers Dieu (XXXIV^e n.). Pour elle, ce chemin mène aux humains; l'attitude des femmes idéales se caractérise par l'accord entre la foi et la vie; et c'est parce qu'elles ont réussi à réaliser cet accord qu'elles ont triomphé des contrariétés et des tourments, et mérité la sérénité et l'honneur. Conformément à l'esprit évangélique, les héroïnes idéales dans l'*Heptaméron* respectent plutôt l'esprit que la lettre du christianisme. Rolandine, bien qu'elle ait le droit de se marier remet la consommation de son mariage parce que la piété filiale est pour elle plus importante que la loi. Pour la même raison, elle s'oppose à l'annulation, bien que ce soit possible du point de vue du droit canon. L'héroïne de la XL^e n., devenue veuve, ne veut pas se remarier car pour elle aussi la fidélité à celui qu'elle aimait est plus importante que la loi; son attitude constitue l'exemple à ce que dit Oisille: qu'après la mort du conjoint on est délié „du serment et de l'obligation, mais un bon cœur n'est jamais délié de l'amour” (LXXI^e n., p. 494). Ainsi pour une femme idéale l'amour, qui échappe à toute logique et la dépasse, constitue la loi suprême.

Aux yeux des hommes, cet idéal, tout attirant qu'il soit, est mis en doute par certains devisants – surtout par les hommes: Hircan et Saffredent. Mais ce

n'est pas parce qu'il est difficile, c'est parce qu'ils le trouvent incompatible avec la nature, le bon sens et la psychologie...

C'est d'abord la notion même de l'honneur fondé sur la chasteté qui est mise en question. On la considère comme un phénomène artificiel, résultat de l'écoulement du temps qui éloigne de plus en plus un être humain de sa perfection primitive: „au commencement que la malice n'était trop grande entre les hommes, l'amour y était si naïve et forte que nulle dissimulation n'y avait lieu" (XLII^e n.), ce n'est que lorsque l'hypocrisie et le mensonge ont pris la place de Dieu et de l'amour que les femmes ont inventé l'honneur pour cacher leur impossibilité d'aimer. L'honneur n'est donc qu'un voile pour cacher un défaut. De même, le rapport qui fait d'une femme une maîtresse et d'un homme son serviteur ne doit être respecté qu'„en chambres et salles", mais lorsqu'ils se trouvent seuls et que „l'amour seul est juge" ils ne sont plus qu'un homme et une femme. C'est pourquoi Amadour, qui respectait la chasteté de Floride lorsque celle-ci était célibataire, lui demande un „don de merci" quand elle est mariée parce que son honneur „peut être couvert" (p. 113). Puisque la Nature a créé la femme pour l'homme, celui-ci ne doit pas avoir peur de lui demander ce que Dieu lui commande de donner à l'homme. La tentative du viol est donc justifiée (X^e n.).

Les devisants s'opposent aussi à l'exaltation de la femme par rapport à l'homme: tous les deux ont les mêmes défauts et les mêmes faiblesses, ils sont identiques face aux vices et aux vertus (XXXVI^e n.); chez les femmes, il y a la même malice que dans les hommes: „le meilleur d'eux ne vaut rien" (XLV^e n.).

Au dire d'Hircan, en résistant à ceux qui les aiment et qu'elles aiment, les femmes s'opposent aux lois de la nature; en plus elles le font plus par orgueil que par amour de Dieu, et ce n'est que l'hypocrisie qui les empêche de prendre le plaisir qu'elles désirent" (XXV^e n.).

L'orgueil et l'hypocrisie. Voilà que l'image de la femme aux yeux des hommes change: de l'égalité entre un homme et une femme ils passent à l'incrimination de celle-ci: au fond elle est sensuelle - c'est pourquoi elle préfère un valet dispos à un gentilhomme cassé de harnais (XX^e n.) – mais étant hypocrite, elle ne se soucie que des apparences, c'est lui faire l'honneur que de la prendre par force car „chacune veut être priée" (XVIII^e n.). Ayant les mêmes défauts que les hommes, les femmes leur sont inférieures à cause de leur hypocrisie: „Les volontés de l'homme et de femme sont pareilles avec cette différence que la malice couverte est pire" (XXI^e n.).

C'est pourquoi certains devisants, même dans les actions vertueuses des femmes ne voient que le revers du vice: Hircan ne voit chez l'héroïne de la XXVI^e n. que l'orgueil et la cruauté: le comportement de l'héroïne de la XXXVIII^e n., d'après lui, n'avait d'autre but que de cacher les amours de celle-ci avec un Cordelier, la jeune bourgeoise (XLII^e n.) n'éveille pas non plus son admiration: si elle a refusé un noble, c'est parce qu'elle avait „quelque

gentilhomme comme elle qui lui faisait dépriser toute noblesse" (p. 352). Dans l'attitude de Pauline et de son fiancé, Hircan ne voit que „mélancolie et désespoir". Il ne reconnaît pas non plus la vertu de Floride parce qu'il estime que la résistance de celle-ci était minime, et si Amadour n'a pas fait ce qu'il voulait, c'est parce qu'il était plus craintif qu'amoureux.

On voit donc qu'à l'idéal de la femme, présenté dans plusieurs nouvelles, les hommes opposent les arguments qui font revivre deux traditions: celle qui, établissant l'égalité entre un homme et une femme, les considérait comme des créatures naturelles et dans leur amour ne voyait que le phénomène biologique, conforme à la Nature dont les lois doivent être respectées (ce n'est pas par hasard que Saffredent cite le Roman de la Rose); et l'autre, ouvertement mysogyne, d'origine bourgeoise, qui voyait dans la femme l'incarnation des vices tels que la sensualité, l'hypocrisie et l'avarice. Et dans l'*Heptaméron* on rencontre plusieurs nouvelles qui appuient ce point de vue.

D'autre part, même si Hircan et Saffredent s'opposent à l'apologie de la femme, ils n'en ont pas moins une nostalgie de la femme idéale. Même s'ils rejettent l'honneur fondé sur la chasteté, ils sont d'accord avec d'autres qualités exaltées dans le portrait de la femme idéale: „Et si les femmes [...] auxquelles la douceur est si seante", dit Hircan (P. 158) en reconnaissant ainsi que la douceur devrait constituer un aspect naturel de la personnalité féminine; c'est encore Hircan qui dit à propos d'une femme qui a abandonné son mari: „si elle eût autant aimé le gentilhomme comme elle en faisait semblant elle ne l'eût abandonné pour un autre; et par ce discours on peut la nommer dépite, vindicative, opiniâtre et muable" (p. 171) en faisant comprendre qu'une femme doit être douce, indulgente et fidèle. De même, Simontaut ne trouve pas, celle dont le conte est fait a oublié, pour un temps, qu'elle était femme: d'excuse pour cette femme: car un homme n'en eût su faire plus belle vengeance" (p. 171) en faisant comprendre ainsi que l'esprit de vengeance est incompatible avec la nature féminine.

On voit que l'*Heptaméron* n'est pas seulement un hymne en honneur de la femme. Mais tout en étant consciente des défauts féminins, Marguerite cherche la femme idéale. Elle le fait en confrontant les arguments pour et contre, en opposant les devisants les uns aux autres; et enfin les éloges et les reproches aboutissent au même idéal: la femme douce et fidèle.

Krystyna Antkowiak

IDEAŁ KOBIECY W *HEPTAMERONIE*

Autorka artykułu wykazuje, że ideał kobiety, który Małgorzata z Nawarry proponuje w niektórych nowelkach *Heptameronu*, wywodzi się z *Ewangelii* i *Listów św. Pawła*. Jednocześnie podkreśla, że obok apologii kobiety w *Heptameronie* znajdujemy również opinie przeciwne. W ten sposób poszukiwanie ideału kobiety prowadzone jest za pomocą konfrontowania racji za i przeciw. Jednakże w rezultacie okazuje się, że pochwały i nagany doprowadzają do tego samego wniosku, że – wbrew pozorom – nawet ci, którzy są sceptyczni wobec proponowanych postaci doskonałych kobiet, także tęsknią za ideałem.

18.04